

Quel chef militaire fut Napoléon ?

O. Hanne

« J'ai goûté du commandement et je ne saurais y renoncer. Mon parti est pris : si je ne puis être le maître, je quitterai la France » (Bonaparte en 1797).

UN CHEF MILITAIRE HORS DU COMMUN

Napoléon est un chef hors du commun d'abord par sa **personnalité exceptionnelle**, laquelle ne peut constituer un modèle, parce qu'elle est inimitable.

De nature **sobre**, il fait preuve d'une rare **résistance physique et morale** ; il dort peu, à peine quelques heures par nuit lorsqu'il est en campagne. Par son **intelligence** personnelle, il **assimile très rapidement les informations** qu'il reçoit de ses officiers. Le **charisme** qu'il déploie envers ses hommes lui permet dans les moments de doute de ranimer leur flamme, trouvant toujours le **bon mot** pour eux : en mars 1796, lors de la campagne d'Italie, alors qu'il vient d'être promu général d'armée à 27 ans, il lance aux vieux soldats qu'il doit commander et qui doutent de ce jeune parvenu :

« Soldats, vous êtes nus, mal nourris ; le gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien vous donner (...). Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir ; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manquerez-vous de courage ou de constance ? » (27 mars 1796).

L'homme a toutefois des qualités acquises qu'il a pris soin de cultiver :

– le **courage personnel** dans les combats ; à tous les grades de sa carrière, il fut présent physiquement sur le théâtre de la guerre, prenant des **risques personnels**, ainsi pendant le siège de Toulon en 1793 ou pour reconnaître une position ennemie. Il consent aussi à un **risque mûri et assumé pour son armée**, ainsi en mai 1800 en attaquant l'armée autrichienne d'Italie à revers, en traversant pour cela le col du grand Saint-Bernard, avec ses 40 000 hommes et leur train d'équipage ; ce risque débouchera sur la victoire de Marengo le 14 juin 1800.

– le **goût de l'effort, la puissance de travail et une incroyable mémoire**, passant des heures à lire les rapports, à écrire, à correspondre.

– son charisme est nourri par **une culture et un raffinement**, qui sont les fruits d'un acharnement à apprendre et à lire, culture qui a fait de lui un maître dans l'**art du discours** militaire et politique, et qui lui a aussi donné des **références encyclopédiques en matière d'histoire militaire et de modèles d'hommes d'État**. L'intelligence de chef qu'on lui prête est donc certainement d'abord un acquis de son travail, grâce auquel il a appris à traiter l'information, à hiérarchiser l'énorme masse d'éléments qu'on lui envoyait pour en tirer une leçon ou un axe principal à sa stratégie. C'est ainsi qu'il était passé maître dans l'**analyse des rapports de forces**, entre souverains, entre royaumes et entre individus.

– enfin, on ne peut nier qu'il ait été servi par une « **bonne fortune** », sans laquelle son destin aurait pu basculer à chaque minute : partisan des Jacobins, il aurait pu les suivre dans la tombe en 1794 ; après la désastreuse campagne d'Égypte, sa carrière aurait pu s'arrêter dans le delta du Nil, prisonnier des Anglais. Sa principale chance en

tant que stratège – chance qu’il favorisa par sa politique – fut de n’avoir jamais un front commun de tous ses ennemis contre lui, du moins jusqu’en 1813.

UN HERITIER DE PLUSIEURS TRADITIONS MILITAIRES

La postérité a eu tendance, en raison de ses victoires, à faire de lui un chef unique, sorte de météorite stratégique et tactique. Or, en tant que chef, Napoléon Bonaparte est un héritier de plusieurs traditions militaires, et non un révolutionnaire ou un créateur d’une nouvelle pensée militaire et stratégique :

– Bonaparte est l’héritier de « **l’art de la guerre** » antique. À la fin du IV^e siècle, le théoricien latin Végèce avait décrit comment la guerre suivait des règles et des principes généraux, mais qu’elle restait, finalement, un art, c’est-à-dire une science empirique, incertaine, qui exige du chef des vertus morales et de l’initiative. À l’inverse, l’obéissance au chef est un impératif absolu chez les Romains, et c’est bien à la manière des généraux anciens que Bonaparte entendait être obéi,

– son second héritage est, sans nul doute, celui de **l’armée royale**. Comme les généraux de la monarchie absolue qui contrôlaient l’ensemble du dispositif de leur armée, Bonaparte est le responsable unique de ses troupes, le seul maître de la stratégie à adopter et des objectifs à accomplir. Son état-major est là pour appliquer et suivre ses consignes, à la rigueur pour le conseiller, mais non pour contester,

– son autre héritage est la pensée des **théoriciens militaires du XVIII^e siècle**, notamment pour l’usage de l’artillerie mobile, pour les principes de la guerre en montagne, pour la rapidité de déplacement de l’infanterie. Plus qu’un novateur, Bonaparte applique de façon géniale les principes de la guerre dégagés à son époque,

– en **fils de la Révolution française**, Bonaparte se pense comme un membre d’une caste de soldats qui ont pu faire carrière grâce à 1789, jusqu’à devenir officiers et même généraux ; il fut toujours fidèle à cette caste guerrière, vécut un compagnonnage quotidien avec ses maréchaux et ses grognards. Fidèle aux principes révolutionnaires, il favorisa toujours l’ouverture sociale du milieu des officiers et l’avancement au mérite.

Toutes ces traditions se mêlaient chez Napoléon, lequel **n’a jamais pensé ni théorisé de « doctrine militaire »**. Sur le terrain, il n’a ainsi jamais changé la tactique de la ligne d’infanterie qui fait face à la ligne adverse et l’affronte sans sourciller alors qu’on crie tout autour : « Serrez les rangs ! ». S’il n’a pas changé cette méthode simple (mais essentielle pour garantir l’efficacité des tirs), il l’a utilisée avec virtuosité dans les batailles qu’il a menées.

Napoléon assume **l’empirisme de la guerre**, l’incertitude du « brouillard de la guerre », pudiquement appelée en son temps la « fortune de guerre », et le commandement qu’elle entraîne : « l’art de la guerre ». Mais, ce faisant, il est un **commandant isolé**, qui prend les décisions à sa manière, qui les élabore dans sa tête avant d’exiger leur application à la lettre afin que la manœuvre de vastes unités soit efficace. La ligne doit tenir. La chaîne hiérarchique est là pour appliquer les ordres, et **son état-major n’a aucune autonomie** d’analyse ou d’organisation. L’empereur prend d’ailleurs rarement le temps d’expliquer sa manœuvre. Le maréchal d’empire Berthier était un exemple-type du général de Napoléon : courageux, mais manquant d’initiative, transmettant et appliquant la volonté de son maître (« Tenez-vous strictement aux ordres que je vous donne, lui avait écrit l’empereur en 1806, moi seul, sais ce que j’ai à

faire »). Lorsque la chaîne hiérarchique manque à l'obéissance, toute l'armée est menacée, ainsi à Waterloo.

« L'art de la guerre, écrivait Napoléon, est un art simple et tout d'exécution ; il n'a rien de vague ; tout y est bon sens, rien n'y est idéologie (...). Les généraux en chef sont guidés par leur propre expérience ou par le génie (...). Ce n'est pas l'armée romaine qui a soumis la Gaule, mais César ».

SON COMMANDEMENT FUT-IL « MODERNE » ?

Même s'il est un héritier, Napoléon est un chef qui **assuma des changements majeurs** dans la conduite de la guerre, changements qui en font sans nul doute un « chef moderne ».

Sans avoir de doctrine à lui, l'empereur suivait **quelques principes pour la conduite des opérations** afin d'obtenir la victoire, principes qui n'ont rien perdu de leur actualité :

– **une campagne doit être rapide et décisive** ; il faut donc des guerres qui ne durent que quelques semaines, le temps de briser l'armée ennemie au cours d'une grande bataille, qui oblige le souverain adverse à négocier. **La bataille est donc le prélude à la politique.** Napoléon perd d'ailleurs ses guerres dès que celles-ci se transforment en guérillas (comme en Espagne), en interminables campagnes continentales (en Russie), ou lorsque tout mouvement devient difficile,

– **il faut des troupes mobiles**, peu chargées, car c'est ainsi qu'on surprend l'adversaire, que l'on réduit le coût de la guerre, que l'on s'affranchit des questions de chaîne de ravitaillement et d'arrivée des renforts. C'est au nom de cette mobilité que Napoléon exige de la chaîne hiérarchique de la souplesse lors des déplacements : quand il fait marcher ses hommes à vive allure (ainsi en 1805 des camps de Boulogne jusqu'à Austerlitz), il demande que les régiments ne restent pas trop soudés, accepte leur étalement pour ne pas ralentir l'avance,

– **il faut chercher la bataille** et l'imposer à l'ennemi en choisissant le terrain où elle aura lieu par des séries de manœuvres de grande envergure qui contraignent les déplacements de l'ennemi. **La surprise et le mouvement contrarié sont les deux clés pour affaiblir l'adversaire.**

– pour être victorieuse, **la bataille doit être massive, écrasante**, définitive, aussi faut-il engager un maximum de soldats dans des armées énormes, dépassant souvent 200 000 hommes. « L'art de la guerre, écrivait Napoléon, consiste à se trouver en nombre supérieur sur le point où l'on veut combattre ».

– au cours de la bataille elle-même, il faut toujours garder pour la fin de journée **l'atout majeur qui servira de coup de grâce : une attaque décisive** et à revers par la cavalerie, ou un déluge de feu soudain par l'artillerie,

La bataille napoléonienne est donc le résultat de la rapidité, de la fluidité, de l'obéissance dans l'exécution, mais aussi de beaucoup d'improvisation. Les méthodes de Napoléon ont quelque chose de commun avec celles d'Hitler pendant la Seconde Guerre mondiale.

Napoléon est encore un chef moderne au sens où il **n'hésite pas à réformer et à réorganiser** : en 1803, il rétablit le régiment commandé par un colonel comme échelon de base de l'armée (un régiment d'infanterie compte alors 4 000 hommes) ; en 1805, il crée les « corps d'armée », comprenant l'ensemble des éléments nécessaires au

combat (infanterie, cavalerie, artillerie, génie), ancêtres des GTIA, et en confie le commandement à des maréchaux choisis pour leurs compétences et leur obéissance. Il renforce la hiérarchie militaire, tout en facilitant la progression des grades (même si celle-ci sera moins rapide après 1804). Dans les domaines de la médecine militaire, de la logistique, du génie, des arsenaux, des manufactures d'armes, Napoléon rationalise, restructure, améliore les rendements, l'efficacité et la rapidité. En 1802, il crée le Ministère de l'administration de la guerre pour organiser le ravitaillement.

Enfin, l'homme fut un chef moderne parce qu'**il sut communiquer** sur la moindre de ses victoires, utiliser les symboles patriotiques, les médias de son temps et transformer par une propagande quotidienne chacune de ses défaites. Grâce au *Moniteur*, il informait chaque semaine la population de l'Empire de l'avancement des opérations, leur donnait aussitôt un sens, animait le patriotisme chez les lecteurs et renforçait l'attachement à sa personne.

UN MODELE D'ARMEE ET D'AUTORITE POUR AUJOURD'HUI ?

Par bien des aspects, le mode de commandement de Napoléon et l'armée qu'il réforma (plus qu'il ne la créa) peuvent faire écho à notre actualité :

– comme chef, l'empereur fit toujours preuve **d'un réalisme et d'un pragmatisme hostiles à toute posture idéologique**. À la manière du général De Gaulle, ses convictions se limitaient à quelques axes minimalistes : le refus du retour de la monarchie absolue, l'acceptation des acquis de la Révolution, la promotion de la puissance française,

– **ses objectifs militaires furent toujours dépendants de ses objectifs politiques**, et il sut toujours suspendre la guerre au bon moment pour négocier (exception faite de la campagne de Russie),

– **l'armée comme ascenseur social** était une réalité impressionnante, puisque les $\frac{3}{4}$ des officiers sortaient du rang. Pourtant, l'empereur ne négligeait pas l'excellence, et 10 % des officiers étaient issus des écoles militaires. Par ce mélange des origines et la certitude de l'avancement au mérite, le corps des officiers était multisocial, motivé, solidaire et efficace.

– l'armée voulue par Napoléon, bien que privilégiée, était indissociable du corps social, de sorte que la **nation nourrissait l'armée par les principes issus de la Révolution**. Napoléon essaya même de mettre en place le système de l'élection des officiers par le peuple, mais l'idée, trop utopique, ne fut pas appliquée. De même, l'enrôlement des conscrits fut, dès 1798, confié aux préfets, et non à l'armée, procédure qui renforçait la dimension citoyenne de l'engagement,

– l'armée napoléonienne fut, au moins entre 1805 et 1812, un agrégat – plus ou moins cohérent certes – **de classes sociales et de populations d'origines nationales diverses** ; près de 2,6 millions d'hommes servirent dans les armées de Napoléon, constituant ainsi **à l'échelle de l'Europe une institution-creuset** par la conscription, qui créa un attachement à sa personne, mais aussi à son œuvre et à celui de la Révolution française.

Pourtant, le chef que fut Napoléon reste marqué par son époque et doit être limité à celle-ci, car son mode de commandement était fragilisé par des défauts qui ne peuvent en faire un modèle pour aujourd'hui :

– **toute la chaîne militaire était suspendue à ses décisions**, qu’elles fussent politiques, stratégiques, tactiques, administratives, etc... En aucun cas, son état-major n’avait de puissance de décision,

– **il ne fut jamais un stratège maritime** et négligea la mer,

– **son commandement était particulièrement rugueux**, l’homme peu aimable, tranchant, entouré de peu d’amis et de beaucoup de courtisans ; ses exigences étaient redoutables et il épuisait les hommes et ses collaborateurs, tout comme il épuisa ses soldats dans des marches-courses vers la victoire,

– sa confiance en lui et en son génie le poussait à s’enfermer dans des **stratégies nocives** pour lui et son empire (le Blocus continental, la campagne de Russie), ou à refuser la réalité lorsqu’elle lui sautait aux yeux (il s’étonnait ainsi que les chiffres théoriques de ses troupes ne soient jamais atteints),

– il conçut l’armée et la caste des officiers comme **un État dans l’État** (59 % de la noblesse d’Empire était composée d’officiers), jusqu’à fusionner dans sa personne l’autorité civile et militaire, la toge et les armes. Si cette union des pouvoirs lui permit de garder en permanence en tête la cohérence entre ses buts politiques et ses moyens militaires, elle représente la faille majeure de son commandement par rapport aux besoins de la France d’aujourd’hui...